

13-3

21-10-1944

1

— Pour me dire vrai: "c'est la semaine que
vous déliez", mais "votre étonnante".

Qui observez-moi, toujours — mettez

et lui. sans permission

parfois en limite pour.

Celui qui se soude le cœur et les dents

Après l'annonce de l'acte, j'ai dû me rendre
brutalement le fait — mais j'aurais pu
dire.

ironie de l'emploi confiant de l'homme "conscience"
du mariage — qui est maintenant au centre
dans une position de conscience.

La vie s'écoule en elle.

Révolution des intellectuels

- Contre le mode pratique dans les choses pratiques.
- Contre la détermination requise à la pratique.

Et olim hominis non desiderari.

Jerem. 17/13-18

Quod egerimus et de latibus meis,
rectum in conspectu tuo fuit. *ibid.*

[L'histoire composée de Jean d'homme.]

Venite, et persecutionis eum lingua
et non attendamus ad universas
verborum ejus. Joan. 18/18-23

De sup^r fructibus ad indic. de ploteque ind
universel - capstone à la étendue.
Et, en changeant il donne de la place
de l'univers entier, & le changeant de
l'ind... il fait sup^r - pour étendue
à l'égard de cette l'ind. & traces sur.
matricielle -

"En la langue de ces diables a été faite une
en étendue, en la venue d'a et d'après
Mais ils ne sont que monnaie, et ne peuvent
parler..."
Jerem. VI/7.
Bauer

[1942]

l'actionnaire doit être dans
d'arros - avant nous
avoir la connaissance.

Puisque la vérité pratique dépend de la ~~conformité~~ rectitude de l'appétit, l'intelligence elle-même y dépend d'une faculté qui lui est naturellement postérieure. Son empire s'y trouve restreint; elle est conditionnée. Par contre, si l'intelligence pouvait d'elle-même et à elle seule déterminer absolument ce ~~qu'elle doit faire~~ qu'on doit faire ici et maintenant pour bien agir, la vérité pratique serait indépendante ~~de l'appétit~~ de la bonté de celui qui agit, ou, plutôt, la bonté de l'agent et de son action seraient assurées d'avance. Voilà qui serait le cas si nous ^{pouvions} ~~étions~~ nous-mêmes, comme Dieu, dominer entièrement le contingent. Nous aurions alors la science du bien et du mal.

Comment doit agir un homme dans des circonstances données? Les circonstances données, dont cet homme lui-même fait partie, sont inénarrables. La science morale la plus poussée ne pourrait servir de norme pour l'ultime concrétion de cet acte. Toute détermination provenant de la seule connaissance demeure en deça de ce que je dois faire ici et maintenant. Par conséquent, tout exemple demeure en quelque sorte abstrait. Un exemple apparemment très concret ~~n'est~~ ~~jamais~~ ne peut jamais être une norme suffisante pour l'action concrète à poser. Il sera toujours artificieusement découpé. Il n'est jamais substitut véritable. Quand ~~même on se~~ on se fie à autrui pour savoir quoi faire ici et maintenant, on déplace seulement le problème, car l'action même de se fier à autrui est ~~inénarrable inénarrable~~ inaliénable.

Il faut pourtant recourir à des exemples pour illustrer ce qu'on veut dire. N'oublions pas toutefois qu'il est pur artifice, et que personne peut narrer adéquatement sa propre action. — Je vais traverser la rue. C'est un acte très banal. Et pourtant il faut qu'il soit bon. Or le bien demande une parfaite intégrité; le mal, au contraire, résulte de n'importe quel défaut. Donc, pour que cet acte soit bon, il faut qu'il ~~procède~~ procède en moi d'une certitude infaillible. Si, le posant, je ne suis pas certain qu'il est bon, très certainement il ne l'est pas. S'il est seulement probable qu'il est ce que je dois faire ici et maintenant, sûrement il n'est pas bon. Qu'est-ce qui permet cette certitude? Est-ce dire qu'il me faut être certain que j'atteindrai l'autre côté de la ~~rue~~ rue avant de me déterminer à la traverser? Donc, que je sache que j'y parviendrai? Cela est impossible. Impossible de connaître tous les obstacles qui

pourraient se présenter. Je vais donc me lancer au hasard? Non. Il faut que mon acte soit raisonnable. Mais, dans les circonstances, qu'est-ce qui est raisonnable? Il faut tenir compte des circonstances. Desquelles faut-il tenir compte pour être raisonnable? On dira: regardez s'il ne vient pas d'autos, appréciez-en la vitesse, c'est glissant, attention aux hommes qui descendent la neige du toit de cette maison, etc. Faites ce qu'on doit normalement faire dans les circonstances! Mais, que les circonstances ~~donc~~ dans lesquelles j'agis, et dont je fais partie, sont normales, voilà ce qu'en vérité je n'ai jamais constaté qu'après coup. Ce qu'on doit normalement faire est en deça de ce que je dois faire ici et maintenant. Pour ce qui me regarde ici et maintenant, ~~on~~ 'on' est une abstraction, et l' 'action normale' est une abstraction. Qui donc circonscrit les circonstances concrètes dont je dois tenir compte? Si l'on devait pouvoir ^{concrètement} dire/toutes les circonstances dont je dois tenir compte, si la certitude de mon action dépendait de la réponse à pareille question, jamais je ~~ne~~ traverserais une rue, rien ne serait plus imbécile que de songer à la traverser, cela n'aurait pas de bon sens. Cette expression française est admirablement ~~exactement~~ ^{juste} juste. Quelles caricatures nous offrirait le monsieur qui voudrait traverser une rue de manière ~~purement philosophique~~ strictement scientifique! (Quelle tragédie si on voulait conduire les pays de façon purement scientifique.) (Admettons même que cette analyse chancelle sur les bords du ridicule). Quelle affreuse abstraction vos repas purement scientifiques.

Il n'est pas nécessaire d'être certain de parvenir à l'autre côté de la rue, me dira-t-on; il suffit d'en avoir

une connaissance probable. Fort bien. Mais, qu'est-ce qui est probable dans les circonstances? Pouvez-vous me le dire? Je pourrais vous écouter, pourvu que vous ne prétendiez pas me dire ce qui, dans les circonstances, est ~~extremement~~ objectivement probable. Si la probabilité qu'il me faut doit être parfaitement objective, me voici encore dans une voie sans issue.

La probabilité suffisante à l'action est celle qui l'est pour moi, ~~ici~~ et maintenant. ~~Cette probabilité doit devenir moyenne raisonnablement~~ lorsque je me fie à votre jugement de ce qui est probable, je le fais pour une raison où apparaît de nouveau la probabilité. A parler strictement, votre probabilité n'est pas directement assumée par moi, mais moyennant une probabilité qui est purement mienne, à savoir: il est probable que votre appréciation de ce qui est probable est suffisante. Il reste possible qu'écoutant votre conseil, je serai plongé dans une catastrophe irréparable. Elle sera ~~mon affaire~~ une affaire à moi.

Moi, donc, le 15 Mars, 1942, à trois heures de l'après midi (environ, pour être exact), ^{au pied de la côte X,} je vais traverser la rue, je suis un peu distrait (on vient de faire une question qui me préoccupe), la voie me paraît ouverte, suffisamment ouverte. Je traverse. Voici que je me fais écraser par un camion. Pour de bon. Etais-je dans la vérité pratique? A ce moment, il n'y a que moi, pour une raison bien accidentée, qui aurait traverser la rue. Tous les autres présents avaient bien vu le camion. Moi je ne l'avais pas vu. Je

n'ai pourtant pas besoin de lunettes. Le camion était parfaitement en évidence. J'ai, pour ainsi dire, marché dedans. Les autres savaient mieux. Avais-je donc tort? Aurais-je dû mieux savoir?

Oui, si mon but unique était d'atteindre l'autre côté de la rue et si la vérité de mon jugement dépendait du fait de l'atteindre. Bref, si mes actions avaient pour but des fins particulières seulement, chacune de ces fins et le seul fait de les atteindre seraient la mesure ~~xéxixakkkzdxvxiixé~~ de la bonté de mes actions.

~~Qekkkzackkkkxstappnyxixkxurkzlxvxiixéxvxiixé~~
~~àzdxvxiixéxvxiixé~~

Cette action était bonne à ~~denxxvxiixéxvxiixé~~ condition ,règle prochaine de la moralité de d'avoir été conforme à ma conscience/et à la condition que cette conscience était droite. Elle était droite si mon appétit était conforme à ma fin dernière.

Voilà le mot dur. Voilà le mot qui choque.

Voilà la chose qu'on voudrait surmonter.

Il n'aurait pas été imprudent de donner à M.X une bonne poussée pour l'empêcher de se faire écraser. Cela n'aurait pas été une violence

L'Université et l'Eglise

① 22 pp. dactyl.

Peut-être causerie de M. De K.

aux gens de Bas-Rhône venues à Québec

à l'occasion du Centenaire de l'Université?

② Fiches sur S. Thomas "doctor communis" prêtées à Mgr A. M. Gauthier.

③ Documents sur L'Université et l'Eglise

Coupures de journaux

L'Université et l'Eglise

Le titre d' "Université catholique" est à première vue un pléonasme, puisque l'adjectif "catholique" veut dire "universel". Cependant, cet adjectif, tel qu'employé ici, caractérise tout d'abord l'Eglise, qui est universelle, et parce qu'elle s'adresse aux hommes de toutes les conditions et nations, et parce qu'elle enseigne que Dieu doit être honoré non seulement à cause des bienfaits éternels, mais aussi à cause des bienfaits de la vie temporelle; car elle ne dirige pas les hommes uniquement dans les choses spirituelles, mais aussi dans l'usage des choses corporelles, promettant ^{le bonheur} à la fois la ~~le~~ ^{bonheur} de l'âme et du corps. Voilà pourquoi ses lois s'appellent universelles: elles s'étendent à la vie de l'homme tout entière, contenant et ordonnant tout ce qui le regarde de quelque manière que ce soit.

^{Bien que}
~~Quel qu'il ait été~~ le sens originel du nom "université" employé en rapport avec les institutions de haut savoir, ^{ait été celui d'universitas omnium doctorum et studentium} on a précisé enfin que l'école de Paris s'appelait, la première, "université", parce que, dépassant à bien des égards toutes les autres, même par le nombre

des professeurs et des étudiants, elle était la première à embrasser tous les arts et toutes les sciences.

Certes, l'Académie de Platon, mais surtout le Lycée d'Aristote, auraient déjà mérité le titre d'Université. On y enseignait, en effet, depuis la philosophie première — sagesse proprement dite qui s'appelait plus tard métaphysique et qui, non pas en raison de son sujet, mais à cause de son terme principal, pouvait se dire même divine — jusqu'au genre des connaissances très circonstanciées, fort concrètes, de la technique, et de la conduite. Dès leur premier temps nos universités se sont d'ailleurs assimilés cette généralité d'un savoir humain qui s'étend jusqu'au divin.

Toutefois, la raison naturelle ne peut pas atteindre par elle-même au divin sous la raison de déité, ni même pénétrer ce qu'il y a de plus divin dans l'homme. Ce n'est que dans la foi surnaturelle, et l'aide de cette foi, qu'ici-bas le divin proprement dit peut déjà devenir, en lui-même, sujet de science, comme il peut être principe et terme de cette vie surhumaine à

laquelle nous avons été réellement ordonnés.

Voilà donc ce qui fait toute la différence entre l'universalité du savoir naturel qui déjà

chez les grecs était véritable sagesse, et l'universalité de la sagesse chrétienne. Tout en étant, l'une et l'autre, strictement universelles, la seconde dépasse la première autant que Dieu est au-dessus de son oeuvre, comme il est par delà tout ce que l'on peut savoir de lui au seul appui de sa création.

Il est donc remarquable que ce fut précisément cette catholicité qui formait la substance des institutions d'enseignement supérieur auxquelles on a donné en premier le titre d'université tout court — sans autre épithète que celui qui en marque le lieu. C'est à cause des raisons historiques plus récentes que pour montrer leur fidélité à l'Eglise, nous appelons nos universités "catholiques".

Aussi bien est-il tout naturel que l'Eglise ait fondé en son temps et qu'elle n'ait cessé d'encourager des institutions d'enseignement supérieur où l'on peut apprendre non seulement la doctrine sacrée mais aussi toutes les disciplines purement naturelles. D'une part, en effet, l'intelligence de la foi demande que nous nous appuyions et que nous utilisions autant qu'il se peut les connaissances tirées de l'expérience et plus à portée de notre esprit, afin que les perfections invisibles de Dieu, son

éternelle puissance et sa divinité soient rendues plus visibles par le moyen de ses oeuvres (Rom., 1.20); mais aussi afin que nous puissions comprendre et montrer, que celui que les Athéniens adoraient sous le titre de "Dieu inconnu", dont quelques uns de leurs poètes avaient dit que nous sommes de sa race, est le même que celui que l'Eglise vient annoncer. (Actes, 17.23, 28) Mais d'autre part, nous l'avons vu, par la catholicité même de son message et de sa direction, par son sens de la juste proportion et de l'ordre, elle accorde aux connaissances simplement naturelles, comme aux choses corporelles et à leur usage, une valeur supérieure à celle qu'ils auraient pu avoir dans une perspective moins universelle.

Aussi, l'université qui voudrait se suffire dans les seules connaissances naturelles, soit spéculatives soit pratiques, substituerait, du point de vue de l'Eglise, la partie au tout et serait par là-même une institution totalitaire, qui n'aurait de l'université que le nom. Il faudrait cependant en dire autant de l'institution qui s'enfermerait dans ses facultés ecclésiastiques, ou même l'école ou ces facultés n'auraient avec les autres que des rapports de coexistence accidentels. Cette suffisance abrait d'autant plus intolérable que sans doute elle se

couvrirait du titre de sagesse. C'est pourtant une menace qui a trop souvent levé la tête au cours de l'histoire et dont nos universités n'ont pu que souffrir; comme si nous devions céder à nos gens de théologie et de philosophie — c'est à dessein que nous ne disons ni la théologie elle-même ni la philosophie — le singulier privilège de pouvoir juger surtout les choses qu'ils ne connaissent pas! La tâche toujours difficile et urgente qui incombe à ceux qui devraient donner à nos universités cette unité architectonique en est une tout d'abord d'humilité et de docilité. Nos plus grands Docteurs en ont donné le meilleur exemple. Albert le Grand s'élevait contre ceux de ses collègues qui "voulaient combattre par tous les moyens l'usage de la philosophie [qui embrassait aussi les sciences expérimentales]", en les qualifiant du mot de S. Pierre (Ep. II, 2.12): "Ce sont des brutes, qui blasphèment ce qu'ils ignorent!" (1)

Comme partout ailleurs dans le monde, en ces temps plus que jamais, nous subissons dans nos universités une crise d'ordre. Au lieu de se coordonner à mesure qu'ils avancent, les divers savoirs et techniques se font, du moins

(1) Comm. in Epist. VII B. Dionysii Areopagitas, n. 2, dnb. unic., edit. Borgnet, t. 14, p. 910a.

tels qu'ils se trouvent dans l'esprit des hommes,
 de plus en plus centrifuges et enclins à l'éman-
 cipation — à l'affranchissement dans le chaos.
 On peut en alléguer plusieurs raisons. Le pro-
 grès même des sciences d'une part, et d'autre
 part la limitation de nos capacités d'apprentis-
 sage — ne fût-ce qu'en raison des temps —
 rendent presque inévitable l'éparpillement des
 spécialisations. Même à l'intérieur ~~d'une~~ *de telle*
 branche ~~très~~ particulière d'une science donnée,
 les possibilités que l'on peut entrevoir sont
 pour ainsi dire infinies. Mais nous ne pouvons
 taire une autre raison, aussi réelle que déli-
 cate à dire: c'est l'aversion que l'on peut
 éprouver pour l'idée même d'un ordre parmi les
 disciplines et les techniques. On n'aime pas
 la comparaison d'inférieur et supérieur. Dès
 lors qu'il s'agit de son propre domaine, un
 savant insistera sur un ordre à suivre dans
 l'apprentissage, il admettra que tel problème
 est plus fondamental que tel autre, que la vue
 d'ensemble peut avoir son importance. Mais
 dès lors qu'il s'agit d'estimer la portée de
 sa discipline en la comparant à celle des
 autres, on risque d'offusquer. Il est vrai
 qu'on peut y mettre des façons. Les suscep-
 tibilités possibles pourraient s'atténuer en

*dans la plus parfaite équilibre d'esprit
 en sorte que le spécialiste pourrait
 y trouver de quoi faire durant
 plusieurs vies.*

- 7 -

distinguant de celui qui l'enseigne, la matière d'une science ou d'une technique données; on ferait remarquer que moins important ne veut pas dire sans importance; pour dissiper les doutes on précisera qu'une discipline subalterne peut être plus nécessaire; qu'elle n'a aucune chance d'être négligée — d'autant moins que tous peuvent en comprendre le besoin sans syllogismes et qu'elle peut coûter plus cher que les autres. C'est ainsi qu'on pourrait au besoin rassurer même un mathématicien en avouant que s'il ne convient pas d'insister que sa discipline est véritablement la reine des sciences, il n'en reste pas moins vrai que par sa rigueur elle est de toutes les sciences le modèle — au dire de saint Thomas elle est manifestement plus rigoureuse que la métaphysique et même la théologie. Il en est bien dont l'indifférence pour les sciences spéculatives tire confiance de l'enseignement par ailleurs fort juste qu'une vertu très pratique — la prudence, sagesse relative — est plus nécessaire à l'homme qu'une sagesse proprement dite, comme la philosophie première. On ajoutera même que si par son sujet comme en raison de ses principes la doctrine sacrée est la clé de voûte des connaissances dispensées à l'université catholique, il n'est pas

de science pour laquelle le plus compétent
des théologiens peut s'avérer moins apte.

Voilà donc quelques distinctions bien
fondées qui peuvent ménager ce genre de regrets.
Mais à quoi bon faire cas de la coordination
des disciplines? Qu'un mathématicien ou ingé-
nieur se désintéresse ou non des autres con-
naissances et même qu'il les nierait, comment
cela pourrait-il affecter sa propre matière ou
sa qualité de mathématicien ou d'ingénieur?
Ne vaudrait-il pas mieux laisser à chacun sa
besogne et ne jamais soulever cette question
d'ordre, d'un intérêt apparemment si contesté.

Il existe sans doute des institutions,
qu'on appelle universités, mais où ce genre de
questions serait jugé pour le moins inconvenant,
quand on n'opterait pas en principe pour la
partie négative. Et il est clair que même
dans les nôtres il peut arriver qu'on enseigne
une matière avancée sans être pour autant pro-
fesseur d'université catholique; il peut s'en
trouver pour qui cette institution n'est qu'une
accumulation accidentelle d'écoles spécialisées,
dont l'ensemble n'aurait par conséquent aucune
fin déterminée ni ne pourrait de leur avis se
justifier aux yeux du public que par la faculté
d'exploiter davantage les richesses matérielles

de la terre. En réalité, l'opinion la plus courante serait plutôt que ce problème ne pourrait jamais regarder que les facultés de théologie et de philosophie. Ce serait en raison de leurs seules facultés ecclésiastiques que nos universités s'appellent catholiques.

Par bonheur, ce sont encore les savants les plus éminents, et même dans les universités étrangères à l'Eglise — où l'on a vécu jusqu'au bout ce morcellement positiviste à vrai dire anarchique —, qui prouvent aujourd'hui combien retardataire est l'état d'esprit d'une certaine avant-garde, et qui par là-même rendent hommage à l'idée d'université, qui est celle de l'Eglise. (1)

Selon saint Thomas, notre foi ne serait pas catholique si elle était bornée aux bienfaits éternels et se désintéressait des bienfaits de la vie temporelle. On en dirait autant si nous devions croire que les connaissances naturelles et même techniques sont pour la foi superflues. Il ne s'agit donc pas de choisir les uns pour ignorer les autres. Que si comme

(1) V.g., The Universities in the modern world, de Arnold S. Nash; et l'article du professeur allemand Eduard Spranger sur La crise de l'enseignement supérieur, traduit et reproduit dans la Documentation catholique du 22 avril, 1951, col. 493-502.

(2) loc. cit.,

l'âme et le corps les uns et les autres sont
essentiels; si, pour être vraiment universel
il faut les deux, il n'en reste pas moins vrai
qu'il existe entre eux un ordre, et que cet
ordre est aussi nécessaire que ses composants.

- 11 -

L'universitaire catholique reconnaît au moins cet ordre des objets.

"Non pas — comme vous disait si pertinemment l'Archevêque de Montréal — non pas que nous engagions les professeurs d'université à encombrer leurs cours de sermons."

C'est ce qu'on doit éviter, même à la faculté de théologie. Comment donc toutes les facultés peuvent-elles être catholiques? Mais par leur fin commune: la vérité du bon Dieu — dans l'ordre spéculatif comme dans l'ordre pratique, et qui est à la fois naturelle et surnaturelle. Nos professeurs servent cette vérité, d'abord par le sens critique des limites de leur discipline ou de leur technique; par la connaissance de la place qu'elles occupent dans l'ensemble du savoir.

Le professeur de médecine est ~~un~~ universitaire catholique quand il inspire aux étudiants le respect du corps humain, quand il en laisse voir, avec la discrétion du savant, les merveilles et les misères. Il n'a pas à faire de leçon de théologie, mais il devrait connaître assez sa religion pour voir dans l'homme — le manifestant surtout par son attitude — plus que ne peut y voir l'incroyant, ce dernier fût-il très humanitaire. Il ne faudrait pas que jamais il distraie

l'attention du fait premier et fondamental:

que ce corps humain, surtout ce corps souffrant, n'est pas seulement le sujet d'une âme spirituelle et immortelle, mais qu'il est le temple du Saint-Esprit. Qu'on nous permette de préciser cette attitude en rappelant un cas opposé à l'extrême. La révélation des crimes, commis durant la guerre sur des centaines de mille, ~~de~~ personnes par des savants de réputation mondiale, scandalisaient profondément le grand nombre — et pour cause.

au nom de la science, pour le bien de la race, cette révélation, dis-je,

Cependant, la conduite de ces savants fut-elle aussi étonnante qu'on le suppose? Dès lors que nous nous attribuons le rôle de Juge suprême, dès lors que dans la mort, l'homme est l'égal des bêtes, et que, selon la parole que l'Ecclésiaste met dans la bouche des sages de ce monde: "Demain il en sera comme si nous n'avions jamais existé", existe-t-il encore des raisons, même des raisons humaines, pour interdire l'expérimentation sur les personnes que l'on estime à l'égal des bêtes? Et si leur conception toute négative de ~~l'homme~~ la nature de l'homme et des fins de la science était la vraie, il ne vaudrait pas davantage la peine de vivre que de mourir. La liquidation d'un homme ne saurait être répétée plus cruelle que l'extermination d'un insecte.

Le professeur de droit sera universitaire catholique par son égard pour la fin de la loi, de la loi humaine, de la loi humaine qui est fonction de la loi naturelle laquelle est une participation de la loi éternelle, qui ne laisse pas entendre à ses élèves que même la loi civile ait pour fin autre chose que de rendre les hommes bons. S. Thomas, comme Aristote avant lui, définissait le barbare par l'absence de "regimen juris". *huc/ris* ~~consist~~ à cette fin, le "regimen juris" n'est-il autre chose chose qu'une forme de barbarie plus subtile? Même le professeur qui n'enseigne pas le droit naturel ne peut jamais faire comme si celui-ci n'existait pas, comme si les justes lois humaines pouvaient être autre chose que ~~des~~ ou ~~des~~ des déterminations ~~exclusivement~~ fonctions de la loi naturelle.

Dès lors qu'il s'agit des vérités fondamentales, l'indépendance des sciences est toute relative. Le professeur qui ignore, voire qui est indifférent à l'ordination de sa discipline aux vérités qui doivent commander notre vie dans sa totalité, usurpe le titre d'universitaire catholique. Il ne participe même pas de loin à la sagesse que l'Antiquité païenne avait connue.

Le savant catholique, qu'il soit physicien ou chimiste, biologiste ou minéralogiste, ne

devrait jamais laisser à ses étudiants l'impression qu'il est indifférent à la nature comme ^{Tout} oeuvre du bon Dieu. Cela se révèle bien plus dans l'attitude que dans les termes. Qu'on ne s'y trompe pas! L'indifférence de certains savants aux fins que peuvent servir leurs découvertes et inventions est aussi communicable que la sage discrétion. Nous en avons été témoins depuis surtout un quart de siècle — elle peut se propager même dans le peuple. Il n'en reste pas moins vrai qu'une récente enquête ~~établit~~ établit que sur ce continent la grande majorité des savants les plus éminents croit fermement au bon Dieu. Trop de catholiques ignorent ce fait — et surtout trop de nos universitaires. Or, comment se fait-il qu'il a fallu une enquête pour le savoir et pourquoi les anciens élèves de ces hommes s'en sont-ils étonné?

La science, soustraite à la sagesse, a divisé le monde. Le savant qui croit se suffire dans sa relative indépendance, qui se complait dans la liberté que lui donne l'ignorance ou l'indifférence à l'endroit des vérités essentielles à la vie totale de l'homme, loin d'être un homme libre, s'abaisse à la condition d'outil et finit par obéir à la raison d'un quelconque autrui.

sans connaître ses fins et sans pouvoir de les juger. En déclinant sa responsabilité personnelle à l'égard de la vérité totale, il sert le plus sûrement, et encore en esclave, les puissants de ce monde.

Devant le désarroi ^{des temps présents} ~~du monde contemporain~~, nous avons coutume d'en accuser les hommes politiques. C'est par trop facile -- et surtout peu honnête. Nous oublions trop volontiers que, sous une forme plus cachée, sans doute moins évidente quant aux périls ~~qu'ils nous~~ dont il menaçait le monde entier; sous une forme plus profonde, dis-je, ce désarroi existait depuis longtemps dans les universités. Le scepticisme de certains universitaires -- scepticisme apparemment de bon aloi, quasi officiel, mais à bon marché -- à l'endroit de tout ce qui ne regarde pas l'étroit sujet de leur discipline particulière, se communique facilement aux étudiants, aux futurs professionnels, et, dans l'intervalle, au peuple qui croit y voir l'attitude officielle de la science. Cette division, ce désarroi, qui n'est pas simplement un phénomène, mais encore est-elle une cause, il ne faudrait pas qu'on puisse jamais la retrouver au sein de l'université qu'on appelle catholique. On l'y trouverait cependant, dès lors que les universitaires se désintéresseraient

de l'ordre du savoir, de la fin de l'université dans son ensemble; dès lors que les uns et les autres déclinaient leur part de responsabilité à l'endroit de toute la vérité qui regarde l'homme tout entier, dans tout ce que Dieu en a voulu faire. Ce péril n'existera pas si nous écoutons toujours l'Eglise et si tout universitaire catholique fait régulièrement son examen de conscience.

Quelle que soit l'attitude des ^{leurs} professeurs, les sciences dites "architectoniques", c'est-à-dire la doctrine sacrée et la métaphysique, ne seraient pas vraiment telles, elles ne seraient pas libres, ne seraient pas sagesse, si elles ^{a leur tour} pouvaient se désintéresser des sciences et techniques particulières, si elle n'étaient d'abord dociles à l'endroit des savoirs qu'elles doivent utiliser. [Citer ici le S. Père, pages bleues, passage marqué en rouge.]

Mais les professeurs des disciplines particulières, eux aussi manqueraient de sagesse, s'ils croyaient pouvoir identifier ^{elles des} les sciences qui portent plus directement sur le divin et sur la vie de l'homme en son ensemble, avec les personnes qui sont chargées de les enseigner. Par le nombre des opinions contraires, en théologie, mais surtout en philosophie, il est évident que

ces disciplines sont difficiles.

Mais on ne devrait ^{pas} oublier que si l'homme qui s'occupe de mathématiques peut s'appeler mathématicien, et le physicien, physicien; par contre, celui qui s'applique à la sagesse, ne se donne pas le titre de sage, mais s'appelle, plus modestement, ami de la sagesse. Qu'on se détourne de ~~ce~~ ^{cette} sagesse, ou qu'en raison des multiples désaccords on la méprise, et voici qu'on s'expose à la tyrannie absolue de la plus grossière sophistique que l'histoire ait connue.

*subir la critique
à la exception et à la pratique soi-disant
"scientifique" du marxisme.*

Aussi bien l'a-t-on dit depuis des millénaires: on ne peut nier la philosophie sans en faire.

"Soyons francs, dit le Professeur Spranger à propos de l'université positiviste: chacune de nos facultés, chacun de nos instituts, travaille en fonction d'une 'vue du monde' qui lui est propre, même si elle n'est pas professée explicitement." (1)

Ajoutons que les facultés qui en raison de leurs principes sont le plus immédiatement soumises à l'enseignement de l'Eglise et à sa direction, si elles n'ont pas sur l'ensemble de l'Université le rayonnement qu'il faudrait, n'oublions pas qu'elles sont les premières à le savoir et à s'en attribuer la cause. D'autre part, tout universitaire peut sacrifier

L'université, en tant que telle, n'a plus de Weltanschauung. Combien il en allait autrement, ajoute-t-il, autanps où la foi en une science une et universelle, prenant sa source en Dieu, donnait des ailes à la pensée!"

(1) art. cit., col. 4

ce qu'elles devraient être, en lisant, par exemple, l'encyclique "Aeterni Patris" de Léon XIII, ou le Motu proprio "Angelici Doctoris" de Pie X; et plus récemment, l'encyclique "Humani Generis".

Nos universités catholiques, comment se comparent-elles aux autres? Faisons d'emblée la distinction entre le principe et le fait. Jamais nous ne pourrions laisser croire, ni même en tolérer l'apparence, que nous avons en fait et partout le monopole de la vérité, ^{ou du génie.} Nous savons tous d'expérience qu'il n'en est pas ainsi, et nous n'aurions qu'à regarder la liste des membres de l'Académie Pontificale des sciences pour voir que l'Eglise le confesse sans détour. Qu'elles soient chrétiennes ou neutres, il est de notre devoir d'entretenir avec les universités non-catholiques des relations aussi amicales que possibles — même pour notre propre avantage. Car toute vérité est à la louange de Dieu, d'où qu'en vienne la connaissance, et partout où elle est professée.

Marquons du reste que cette attitude s'impose du fait que nous ^{professons} la vérité catholique avec tout ce qu'elle doit embrasser universelle et que c'est à elle que nous empruntons l'idéal et le nom de nos propres universités.

Marquons du reste que cette attitude s'impose du fait que nous poursuivons la vérité catholique avec tout ce qu'elle doit embrasser et que c'est à cette vérité que nous empruntons l'idéal et le nom de nos propres universités. Nous tendons vers cet idéal, car nous aurions des raisons plutôt graves de douter de l'institution qui croirait avoir réalisé l'idée même d'université — pour ne pas dire université catholique. On ne saurait toutefois mettre en principe du fait l'avantage qui est au moins leur que nos universités doivent se vouer à s'assimiler autant que possible cette universalité. Quelles sont en effet les sciences qu'il nous serait permis d'ignorer? Quels sont les problèmes généraux dont nous pourrions refuser la discussion? Quelle est l'institution où l'on peut exposer plus librement, où l'on doit mettre autant de souci et où l'on est davantage encouragé à présenter d'une manière très objective, même les positions les plus contraires à celles que nous tenons pour essentielles? "Les théologiens et les philosophes catholiques, nous rappelle le S. Père dans son Encyclique "Humani Generis", ^{qui} ont la lourde charge de défendre la vérité humaine et divine et de la faire pénétrer dans les esprits humains, ne peuvent ni ignorer, ni négliger ces systèmes qui s'écartent plus ou moins de la voie droite. Bien plus, ils doivent les bien connaître, d'abord parce que les maux ne se soignent bien que s'ils sont préalablement bien connus,

ensuite parce qu'il se cache parfois dans les affirmations fausses elles-mêmes un élément de vérité, enfin parce que ces mêmes affirmations invitent l'esprit à scruter et à considérer plus soigneusement certaines vérités philosophiques ou théologiques."

Par conséquent, même à l'endroit des erreurs de doctrine que nous estimons très radicales, l'Eglise nous enjoint à prendre une attitude en premier positive. Au lieu de verser dans un désespoir manichéen dont nous serions donc les premiers responsables, ou encore de se réfugier dans un facile mépris, l'on doit, au contraire, suivant l'enseignement de nos plus grands Docteurs, en profiter tout d'abord pour examiner avec plus de soin nos propres positions, afin de les saisir avec plus de netteté, et de les enseigner avec plus d'à-propos, en sorte que chaque question que l'adversaire soulève devienne une occasion de s'éclairer. (1)

C'est de la ^{bonne} foi qui cherche l'intelligence — ~~fides quaerens intellectum~~ — que sont issues les premières universités. ~~Il convient toute-
fois de le rappeler: il y a aussi la foi endormie,
la foi morte. C'est un péril qui peut nous menacer.~~

(1) S. Augustin, De Civitate Dei, XVI.2.

C'est de la foi vivante qui cherche l'intelligence — fides quaerens intellectum — que sont issues les premières universités. C'est la même foi qui doit nous soutenir et nous pousser à poursuivre toujours leur idéal. Si notre effort devait faiblir, il faudrait en conclure que notre foi s'endort. Car il y a aussi la foi morte. Or, dans la foi morte on peut se faire l'illusion de certitude, quand celle-ci n'est en réalité que repos dans le sommeil. Ce n'est pourtant qu'une foi vivante par la charité qui donne au croyant la paix et l'incline à en chercher l'intelligence au moyen de la science acquise. La théologie, en effet, comme les sciences dont elle doit se servir, ne sont pas infuses — on ne peut les acquérir par l'étude. Je veux dire que si le chrétien possède l'avantage de la foi, il ne faudrait pas qu'il s'y replie comme si la foi toute seule devait lui donner les avantages de la science acquise. C'est dire que le travail de nos professeurs ne peut se borner à faire des cours, encore leur faut-il le temps et le loisir d'acquérir les connaissances et les techniques à enseigner.

Qu'on me permette de citer la réflexion fort à propos du R.P. Bruckberger: "Aujourd'hui,

le jour de sa fête, je pensais à S. Thomas d'Aquin. S'il venait en Amérique, il y serait sans doute bien reçu. Mais il aurait à faire vingt heures de cours par semaine, à entendre des confessions tous les samedis, à faire chaque dimanche deux sermons, et trois discours par mois. Dans ces conditions, comment pourrait-il devenir saint Thomas?" Certes, ces conditions de travail ne sont pas encore généralisées, même pas sur ce continent, mais elles se répandent à une allure suffisante, puisqu'un peu partout les paroles du Père Bruckberger provoquent une catharsis qui s'exprime par le sourire de la reconnaissance. En d'autres termes, même dans nos propres institutions d'enseignement nous ne pouvons tenter le Saint-Esprit en supposant qu'il dispensera à nos professeurs la science infuse, alors que nous pourrions nous en tenir à créer les cadres matériels, à ériger des murs et à surveiller la qualité de la plomberie. Nous non plus, nous ne sommes pas nécessairement à l'abri du péril d'un certain matérialisme.

S. Thomas et le "doctor commun" multiplicité:

- (a) par la : - communicabilité de son savoir (par opposition aux expériences tout personnelles) qui est strictement théologique et philosophique et qui peut s'enseigner. Le signe le plus certain de la science est de pouvoir s'enseigner - "doctus": communiquer en donnant la preuve.
- (b) pour avoir assimilé et digéré (cf. Enq. de Henri Poincaré) la sagesse de l'antiquité et du Pape.
- (c) pour avoir embrassé toutes les disciplines humaines, grand à leur objet et quant à leur portée.
- (d) pour avoir traité et enseigné les vérités les plus fondamentales de toute la science humaine - les plus nécessaires à la vie de la pensée et à l'action des êtres humains.

S. Thomas 2

Pour ces raisons, le "doctor commun" est vraiment le doctor catholique par excellence. C'est le doctor commun qui est le patron des écoles catholiques - et plus particulièrement de l'université catholique. Il ne serait pas possible de le refuser comme doctor pour nous, sans le refuser comme patron. C'est par l'enseignement de sa doctrine qu'il se reconnaît comme patron.

Instruit - et avec quelle fierté filiale - des enseignements et des directives de Notre Seigneur la sainte Eglise en cette matière, Notre vénérable Cardinal n'a jamais manqué l'occasion de nous rappeler quelle doit être l'université catholique digne de ce nom: l'ordre, la sagesse de S. Thomas doit y régner.

clausule

S. Thomas 3

Le Cardinal voulait dire son université "catholique" dans toute la force du terme: "école de haut savoir", embrassant toutes les disciplines, depuis la théologie jusqu'aux sciences expérimentales appliquées.

Les sciences propres requièrent de lui une attention particulière. Pie IX, Fondateur de l'Académie romaine pontificale des sciences, donnait l'exemple. N'oublions jamais, toutefois, que c'est la sagesse divine qui doit donner à toutes les sciences universitaires leur forme et qui doit être leur fin. Cette forme se concrétise dans l'ordre des disciplines et par conséquent dans l'organisation de leurs écoles respectives. Cet ordre n'est pas le résultat final d'une pure juxtaposition, mais bien plutôt la conséquence de la poursuite d'une même fin qui appelle à s'ordonner entre elles, les différentes écoles.

4

à s'entraider et à reconnaître la place qu'elles occupent dans l'ensemble.

Cet ordre des disciplines constitue une hiérarchie. Mais cela ne veut pas dire que les sciences qui sont supérieures peuvent se passer des autres et les ignorer. Comment la théologie et la philosophie seraient-elles sagesse au sens fort si elles ne s'étendaient pas, d'une certaine manière, à toutes choses? Il n'est donné à personne de juger, surtout pas d'en haut, les choses qu'il ne connaît pas.

Les disciplines qui distinguent l'université catholique de toute autre université, ce sont tout d'abord la théologie, le droit canonique, et la philosophie.

* si leur conception toute négative de la nature
de l'homme et des fins de la science était
vraie, il ne vaudrait pas davantage la peine
de vivre que de mourir. L'assassinat d'un
homme ne saurait être réputé plus cruel
que ~~l'extermination~~ l'extermination d'un insecte.

Bach 1
8

Utrum nostro tempore confirmatio... 3p/0.

Confirmation

Inédit ~~manuscrit~~ de CDK.

1965

au 64

envoyé à Mgr Audet,

le 8 mai 1965 par Thomas DeKounick.

2) brouillon corrigé par CDK. et ?

1) autre copie signée par CDK.

Ce 24 mai 1965.

de Thomas.

Votre père m'a écrit qu'il vous

Document: qu'il priait sur la confirmation

entre des mots si nécessaires que nous

avons perçus et se f'entend

sur l'usage du Concile. Merci.

DATE

Documentation

re: Concile

avec et sans

Evêque Auxiliaire,

et conscribitur quasi quaedam spiritualis epistola, et
tum sacramento confirmationis, quasi domus aedificata,
dedicatur homo in templum spiritus sancti, et quasi
epistola conscripta signatur signo crucis.³

Quamquam igitur baptismus est sacramentum maxime
necessarium, baptizorum tamen confirmatio longe
perfectius sacramentum tenetur censendum, dum docet
Divus Thomas etiam pueros confirmatos decedentes
majorem gloriam consecuturos, sicut et hic majorem
eos obtinuisse gratiam.⁴ "Et ideo illi qui habent

1. IIIa Pars, q. 72, a. 11, ad 2.

2. Ibid., a. 2, c.

3. Ibid., a. 11, c.

4. Ibid., a. 8, ad 4.



MÉMO POUR *Documentation*

SUJET: *Texte Confirmation re: Concile*

*Envoi du texte & copie de lettre invachée et non
datée à Son Excellence Mgr Oudet, Evêque auxiliaire,
dimanche le 8 mai, 1965.*

DATE _____

et conscribitur quasi quaedam spiritualis epistola,
tum sacramento confirmationis, quasi domus aedificata,
dedicatur homo in templum spiritus sancti, et quasi
epistola conscripta signatur signo crucis.³

Quamquam igitur baptismus est sacramentum maxime
necessarium, baptizorum tamen confirmatio longe
perfectius sacramentum tenetur censendum, dum docet
Divus Thomas etiam pueros confirmatos decedentes
majorem gloriam consecuturos, sicut et hic majorem
eos obtinuisse gratiam.⁴ "Et ideo illi qui habent

1. IIIa Pars, q. 72, a. 11, ad 2.

2. Ibid., a. 2, c.

3. Ibid., a. 11, c.

4. Ibid., a. 8, ad 4.

Utrum nostro tempore confirmatio universim
conferenda sit immediate post baptismum?

Ut dicit divus Thomas, sacramentum baptismi est spiritualis generatio, quae est mutatio de non esse in esse; confirmatio vero est mutatio de esse imperfecto ad esse perfectum, et efficacius ad proficiendum in bono.¹ Homo autem non confirmatus, quasi singulariter sibi ipsi vivit.² Confirmationis ergo sacramentum est quasi consummatio sacramenti baptismi, scilicet cum per baptismum aedificatur homo in domum spiritualem, et conscribitur quasi quaedam spiritualis epistola, tum sacramento confirmationis, quasi domus aedificata, dedicatur homo in templum spiritus sancti, et quasi epistola conscripta signatur signo crucis.³

Quamquam igitur baptismus ~~est~~ ^{multo} sacramentum maxime necessarium, baptizorum tamen confirmatio ~~longe~~ ^{habenda est} perfectius sacramentum ~~tenebatur~~ ^{consensum}, dum docet Divus Thomas etiam pueros confirmatos decedentes majorem gloriam consecuturos, sicut et hic majorem eos obtinuisse gratiam.⁴ "Et ideo illi qui habent

1. IIIIa Pars, q. 72, a. 11, ad 2.

2. Ibid., a. 2, c.

3. Ibid., a. 11, c.

4. Ibid., a. 8, ad 4.

curam puerorum debent multum esse solliciti quod confirmentur, quia in confirmatione confertur magna gratia. Et si decedat, majorem habet gloriam confirmatus, quam non confirmatus, quia hic habuit plus de gratia" (St. Thomas, Expositio super Symbolo Apostolorum).

In baptismo accipit homo potestatem ad ea agenda quae ad propriam pertinent salutem, prout scilicet secundum seipsum vivit; sed in confirmatione accipit homo potestatem ut communicet actiones suas ad alios et agat ea quae pertinent ad pugnam spiritualem contra hostes fidei.⁵ Ex quo patet solum baptizatus non nisi imperfecte ad corpus mysticum pertinere, eo scilicet modo quo pueri atque juvenes ad rem publicam; *recentis memoriae*

S. Josephi
Edwin O'Hara (Kampanopolitana) *qua ratione Archiepiscopus*
Confirmationis "Sacramentum Christi Regni"

Jam ultimo durante bello pueri sine confirmatione per centum millia occisi sunt. Periculum futuri belli infantibus incomparabiliter extensius erit *atque* imminenti^{us}. Cum autem mortis olim periculum ante confirmationem ut in paucioribus fuerit, nunc vero sit ut in pluribus, videtur maxime opportunum omnes immediate post baptismum confirmandos esse, praesertim cum multis in ecclesiis tum in oriente tum in occidente haec consuetudo firmata sit.

5. Ibid., a. 5, c.

("The Sacrament of the Kingdom") appellatur.

~~adulscientes~~
adulscientes
~~impet~~

Praeterea, nostro currente tempore pueri atque
ratione mediorum communicationis tam verbo, sono
quam imagine, contra quae fere impossibile est eos
humana ratione munire. At cum sacramentum
confirmationis, ⁶ cuius multiformis est operatio,
ante usum rationis confirmati efficacia fruatur,
videtur hoc remedium spirituale statim et communiter
post baptismum adhibendum esse.

6. Ibid., a. 2, ad 2.

Utrum nostro tempore confirmatio universim
conferenda sit immediate post baptismum?

Ut dicit divus Thomas, sacramentum baptismi est spiritualis generatio, quae est mutatio de non esse in esse; confirmatio vero est mutatio de esse imperfecto ad esse perfectum, et efficacius ad proficiendum in bono.¹ Homo autem non confirmatus, quasi singulariter sibi ipsi vivit.² Confirmationis ergo sacramentum est quasi consummatio sacramenti baptismi, scilicet cum per baptismum aedificatur homo in domum spiritualem, et conscribitur quasi quaedam spiritualis epistola, tum sacramento confirmationis, quasi domus aedificata, dedicatur homo in templum spiritus sancti, et quasi epistola conscripta signatur signo crucis.³

Quamquam igitur baptismus est sacramentum maxime necessarium, baptizorum tamen confirmatio multo perfectius sacramentum habenda est, dum docet Divus Thomas etiam pueros confirmatos decedentes majorem gloriam consecuturos, sicut et hic majorem eos obtinuisse gratiam.⁴ "Et ideo

1. IIIa Pars, q. 72, a. 11, ad 2.

2. Ibid., a. 2, c.

3. Ibid., a. 11, c.

4. Ibid., a. 8, ad 4.

illi qui habent curam puerorum debent multum esse solliciti quod confirmentur, quia in confirmatione confertur magna gratia. Et si decedat, majorem habet gloriam confirmatus, quam non confirmatus, quia hic habuit plus de gratia" (St. Thomas, Expositio super Symbolo Apostolorum).

In baptismo accipit homo potestatem ad ea agenda quae ad propriam pertinent salutem, prout scilicet secundum seipsum vivit; sed in confirmatione accipit homo potestatem ut communicet actiones suas ad alios et agat ea quae pertinent ad pugnam spiritualem contra hostes fidei.⁵ Ex quo patet solum baptizatus^{mv} nonnisi imperfecte ad corpus mysticum pertinere, eo scilicet modo quo pueri atque juvenes ad rem publicam; qua ratione recentis memoriae Archiepiscopus Edwin O'Hara (Kansanopilana S. Josephi) confirmationem "Sacramentum Christi Regni" ("The Sacrament of the Kingdom") appellabat.

Jam ultimo durante bello pueri sine confirmatione per centum millia occisi sunt. Periculum futuri belli infantibus incomparabiliter extensius erit atque imminenti^{us}. Cum autem mortis olim periculum ante confirmationem ut in paucioribus fuerit, nunc vero

5. Ibid., a. 5, c.

sit ut in pluribus, videtur maxime opportunum omnes immediate post baptismum confirmandos esse, praesertim cum multis in ecclesiis tum in oriente tum in occidente haec consuetudo firmata sit.

Praeterea, nostro currente tempore pueri atque adulescentes majori periculo spirituali subjecti sunt, ratione mediorum communicationis tam verbo, sono quam imagine, contra quae fere impossibile est eos humana ratione munire. At cum sacramentum confirmationis, cujus multiformis est operatio,⁶ ante usum rationis confirmati efficacia fruatur, videtur hoc remedium spirituale statim et communiter post baptismum adhibendum esse.

E. A. McConick

6. Ibid., a. 2, ad 2.